

La prononciation distincte fait généralement défaut dans nos collèges et couvents. Un jeune homme, une jeune fille, peut s'exprimer d'une manière parfaitement grammaticale, avoir un bon accent et une intonation suffisante, mais il arrive bien souvent que toutes ces qualités sont gâtées par une articulation déplorable qui ne transmet à notre oreille qu'un bredouillement inintelligible.

La diction est très négligée, et cependant, chose assez curieuse, j'ai remarqué certaines exceptions fort remarquables, des élèves qui, sans maître en l'art de dire, réussissaient à lire ou parler avec une simplicité et un naturel étonnants. Mais c'est bien rare.

M. Doumic a ce talent.

. Je détache d'un roman de Jules Lemaître, *Les Rois*, les lignes suivantes, d'un dialogue :

—Si je ne me trompe, vous avez habité la France, mademoiselle ?

—Oui, pendant trois ans.

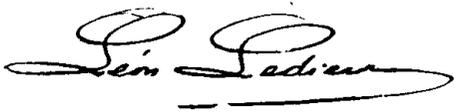
—Et vous l'aimez ?

—De tout mon cœur.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est le pays où j'ai trouvé, en somme le moins d'hypocrisie et le plus de bonté. Et puis, tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs.

C'est bien vrai !



A QUINZE ANS !

A quinze ans, que de projets, que d'illusions, que de châteaux en Espagne !

Que la vie s'annonce belle, riante, pleine de promesses, à quinze ans !

Qu'elle est belle réellement, la vie, pour l'enfant atteignant ses quinze ans, quand il a su mettre en pratique les enseignements de l'Eglise, profiter des exemples de ses bons parents, leur rester soumis, aimant respectueux !

Notre excellent ami et confrère, M. Jules Saint-Elme, qui nous a précédé dans la direction de la partie littéraire du MONDE ILLUSTRÉ, nous rappelle que notre journal entre dans sa quinzième année, qu'il compte trois lustres. Tout d'abord, notre estimable ami nous permettra de le gronder pour les choses absolument trop élogieuses qu'il dit de nous : nous cherchons à faire notre devoir, c'est tout.

Mais où nous nous associons à lui, c'est quand il nous parle des sympathies ardentes de nos distingués lecteurs, des espérances d'avenir que justifie le passé du MONDE ILLUSTRÉ. Car nous comptons sur ces sympathies ardentes, et nous savons que collaborateurs et abonnés fondent de brillantes espérances d'avenir pour leur publication préférée.

Il y a quinze ans que notre journal essaye d'inculquer, avec les beautés de la littérature, les principes d'une religion douce, éclairée, sans afféterie ni tartuferie, établissant sa ligne de conduite simplement sur les Enseignements de l'Eglise, par conséquent sur le respect dû à ses nombreux lecteurs.

Ici, pas de coterie, pas de parti-pris, pas d'attaches malsaines : la charité fait bruisser les feuillets du MONDE ILLUSTRÉ mieux que ne le feraient les zéphyrs les plus parfumés de la création.

Notre journal n'est pas—et ne peut-être—une *Revue Scientifique*, ou une *Revue Littéraire*, si l'on entend par là que nous ne publions que des chefs-d'œuvre de prose ou de poésie.

On nous a fait, bien timidement il est vrai, l'observation que nous recevons des écrits fort jeunes, peu formés, pas assez souvent remis sur le métier : nous avons répondu et répondons que nous sommes un peuple jeune, n'ayant pas eu le temps jusqu'ici d'avoir derrière nous dix-huit cents ans de formation littéraire ou artistique. D'autre part, notre publication étant ouverte à tous les jeunes écrivains, ceux-ci ne

peuvent être tenus d'être des François Coppée, des Sully-Prud'homme ou des André Theuriet avant que d'avoir pensé.

Ceux que nous venons de citer, n'ont-ils pas dû, eux aussi, commencer ainsi que commencent nos jeunes écrivains ?

Nos jeunes personnes, dans leurs distractions favorites, ont, avec raison, placé l'art d'écrire : si aucun journal ne les reçoit, comment se formeront-elles ? La littérature canadienne n'est-elle pas fière de compter parmi ses fervents : des Laure Conan, des Aimée Patrie, des Hermance, des Françoise, des Fauvette, des Violette, des Paul Herda de Croix, et tant et tant d'autres ?

Qui donc aurait voulu se priver de lire les belles pages des Alphonse Gingras, des Bueil, des Georges Laurier, qui n'ont pas eu le bonheur d'avoir des professeurs renommés, mais ont eu le courage, la persévérance d'étudier seuls ? — Il fallait, évidemment, les encourager, les aider, les redresser : LE MONDE ILLUSTRÉ a essayé d'agir ainsi—il ne le regrette pas, croyez-le bien !

A l'occasion de l'entrée de notre journal en sa quinzième année, nous avons rêvé tout un plan pour ce premier numéro... Hélas ! tout ce plan doit rester rêve malgré nous.

Mais nous osons prier toutes nos aimables collaboratrices, tous nos chers collaborateurs, de nous envoyer, durant le beau mois des fleurs, chacun une fleur pour leur joli parler du MONDE ILLUSTRÉ ! Tous écris tout à fait spéciaux : soit contes, nouvelles, légendes, ou des réflexions sur le bien que doit chercher à produire tout écrivain digne de ce nom, tout journal qui respecte ses lecteurs et sait se respecter ; en un mot, des articles écrits spécialement pour les numéros de mai, pour la quinzième année du journal. Articles sur les touchantes cérémonies du mois de Marie ; description de la nature, des champs, des fleurs ; des gazouillis dont l'écho ira se répercutant sur les lustres à venir de notre journal.

C'est avec une véritable joie que nous redisons la satisfaction de S.G. Mgr P. Bruchési, notre Révérendissime Archevêque, et les encouragements paternels qu'il a daigné nous prodiguer pour notre manière d'écrire. Fidèle à ses avis, nous nous efforcerons de lui prouver que, comme Zouave Pontifical, nous sommes son fils le plus soumis ; comme catholique, son enfant le plus fidèle.

Nous tenons à exprimer à Sa Grandeur notre profonde gratitude pour sa noble bonté, et nous vouons une entière reconnaissance également au bon, au savant bras droit de Monseigneur, M. le chanoine Racicot, grand-vicaire, vice-recteur de l'Université catholique de Montréal. Lui aussi a bien voulu nous témoigner hautement sa satisfaction, nous disant de ces choses qui forcent à être et à se montrer bon !

Nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs voient que l'aurore de notre quinzième année, quoique illuminée des éclairs des foudres d'airain là-bas sur l'Atlantique, se lève cependant pleine de douces promesses pour notre petit journal. Que chacun contribue au bien par la bonne lecture, en favorisant les abonnements autour de soi : ainsi sera complétée la mission du bon journal—car pour accomplir sa mission, il doit être lu.



LETTRE OUVERTE

A M. Firmin Picard

Cher M. le directeur.

Un agréable incident, sur le bonheur duquel je ne me croyais guère en droit de compter, est venu récemment me reporter aux jours de douce ressouvenance où j'occupais ce poste d'honneur, dans lequel vous m'avez si avantageusement fait oublier des fidèles lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Veuillez ne pas trouver malséant que je vous en fasse part, saisissant l'occasion propice

de démontrer, une fois de plus, quel vivace et bon souvenir laisse dans l'âme à tous ceux qui, de près ou de loin vinrent, un jour, en contact avec lui, notre aimable journal, dont la grâce et les charmes ont redoublé encore, et bien justement, aux yeux du public connaisseur, depuis que vous y présidez.

Il me sera donné, de la sorte, il me semble, de fournir ma modeste quote-part aux gages de bon augure et de joyeux anniversaire, en cette circonstance mémorable où le MONDE ILLUSTRÉ, fort des sympathies ardentes de ses clients distingués, et des espérances brillantes pour l'avenir que justifie son passé, entre, toutes voiles gonflées des brises du succès légitime, dans la dernière année, du lustre troisième de son existence.

Cette circonstance me signifie que je me fais vieux (avant trente ans), puisque, il y a déjà sept années révolues, en 1891, c'est moi-même qui saluais, d'office, le septième anniversaire de notre brave journal, dont vous enregistrez le quatorzième aujourd'hui. Hélas ! les sirènes du journalisme militant m'ont fait me rendre coupable de bien des infidélités, depuis, envers ce cher MONDE ILLUSTRÉ ! Je n'en continue pas moins, pour tout cela, de l'affectionner toujours bien vivement. Il garde, sur ma table de travail, en mon estime comme sur les rayons de ma bibliothèque, une place d'honneur.

Vous ne trouverez donc pas étrange que j'aie été bien sensible à l'évocation qu'est venue faire chez moi une lettre d'un confrère publiciste de France, des beaux temps envolés où ma vie littéraire s'identifiait avec celle du MONDE ILLUSTRÉ. M. Paul Dubost, de Paris, un littérateur de bonne marque, avec qui j'eus l'honneur de collaborer à la *Revue du Monde Latin et du Monde Slave*, que dirigeait le baron de Barral-Montferrat, vers ces années 1891, 1892 et 1893, m'écrivait, ces jours passés, pour m'adresser son dernier roman : *La Socialiste*. Me croyant toujours à la direction du MONDE ILLUSTRÉ : "Je serais très-heureux, me dit-il, si mon œuvre pouvait mériter vos suffrages et se présenter, sous vos auspices et ceux du vaillant journal que vous dirigez, à nos frères d'outre-mer."

Ce sympathique frère d'armes de la vieille France sera doublement heureux, j'en suis certain, si la courte mention que je viens faire ici de son œuvre, marquée au cachet d'un réel mérite, obtient, mon cher directeur, votre adhésion, celle d'un juge compétent et autorisé.

Vous me permettrez donc, j'aime à le croire, de communiquer à vos lecteurs que *La Socialiste* de M. Paul Dubost (éditeurs : Librairie Académique Perrin & Cie, 35, Quai des Grands-Augustins, Paris), est un roman à thèse, d'excellente facture et de doctrine fort acceptable. Les péripéties du drame communal à travers lesquelles Thérèse Habert (la Socialiste) et Alain Jousset, qui voudrait être son rédempteur et son époux, développent leurs théories réciproques sur la justice sociale, sont du plus captivant effet. L'on admire surtout la ténacité et l'habileté réelle avec lesquelles Jousset, le jeune et ardent économiste, théoricien par tempérament, entraîné par amour à la pratique, soutient et réussit presque à prouver aux prolétaires du petit village de Cernac, amentés contre les capitalistes-accapareurs, que la meilleure formule de paix et d'équité sociales est encore celle de l'Evangile : "Aimez-vous les uns les autres."

Si le dénouement de la trame n'est peut-être point celui que le sentiment, voire même la logique auraient désiré, cela n'empêche pas qu'on parcourt sans fatigue, avec empressement et plaisir, les deux cent soixante et quelques pages de ce gentil volume.

L'une des particularités les plus notables, à notre point de vue, c'est que la plupart des personnages y portent des noms des plus familiers au Canada, tels que Beaugrand, Teissier, Dubreuil, etc.

Pour la confraternelle satisfaction que vous me procurez, de m'acquitter d'un double devoir, également délectable, à l'égard du MONDE ILLUSTRÉ et de notre confrère M. Paul Dubost, agréez, mon cher M. le directeur, l'expression de mes vives et sincères gratitude.

JULES SAINT-ELME.